



Guillaume, Prince d'Orange, dit le Taciturne, le Père de la Patrie, par Thomas Key (1568), Mauritshuis.

pérennité du prince d'orange

à monsieur maurits naessens.

Le prince d'Orange, Guillaume Ier de Nassau, n'a-t-il été dans l'histoire qu'un personnage éphémère parmi la multitude? Etre parmi les êtres? Composant, distingué seulement par son rang, dans la grande réalité collective de son temps?

A-t-il possédé au contraire une autonomie de pensée? Et cette pensée a-t-elle été assez forte pour traverser les siècles avec une valeur permanente?

La question n'est pas un artifice de discours pour une entrée en matière. La problème qu'elle soulève est préjudiciel à toute réflexion sur le thème de cet article: la signification qu'a prise, dans l'actualité d'un moment de l'histoire, la pensée d'un homme peut-elle se perpétuer au-delà de ce moment? Pour qu'il puisse parfois en être ainsi, une condition est nécessaire: le champ intellectuel d'un tel homme doit porter l'empreinte d'une originalité assez prophétique pour demeurer actuelle à travers le temps historique. Or l'originalité est singulière, elle se comporte à l'opposé de l'imitation, donc elle est l'illustration d'une autonomie, d'une liberté.

Je sais bien que c'est une tendance commune aujourd'hui de sous-estimer l'homme, de le fondre, étain et cuivre, pour en faire ces cloches du Moyen Age dont les voix superbes étonnaient les campagnes alentour. Si nous considérons l'homme soumis au conditionnement général, jouet du déterminisme économique et social, toute interprétation actualisée d'une pensée ancienne serait anachronisme.

Qu'en faut-il croire?

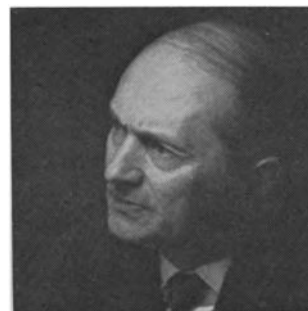
En vérité, notre pensée contemporaine doit reconsidérer sa théorie de l'homme. Et du choix qu'elle fera, la civilisation à provenir de la crise que nous traversons

yves cazaux

Né à Paris en 1909. Historien et homme de lettres. Docteur en droit et ancien élève de l'Ecole libre des Sciences politiques. Ancien préfet. Actuellement membre du Comité et du bureau de la Société des Gens de Lettres de France.

Il a publié entre autres *Marie de Bourgogne* (Albin Michel, 1967) et *Guillaume le Taciturne* (Albin Michel, 1969). Son dernier ouvrage vient de paraître chez Albin Michel: *Jeanne d'Albret*. Il a dirigé la réédition de *l'Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante (Robert Laffont - Club français du Livre, 1970) et les *Mémoires de Marguerite de Valois* (Mercure de France - Le temps retrouvé, 1971). Le *Fonds Mercator* vient de publier en livre d'art illustré, une nouvelle édition de *Guillaume le Taciturne* augmentée et refondue.

Adresse:
19, quai de Conti, 75-Paris, France.



pérennité du prince d'orange

sera profondément influencée. Sur ce sujet critique, qui pourrait bien être la clef de la conception future du monde, un médecin, un biologiste rompu à toutes les sciences contemporaines - ces sciences qui, selon l'image de Jean Fourastié, sont «de la dynamite pour l'idéologie» - a consacré vingt ans de sa vie. Si l'on ne peut résumer en quelques lignes l'ouverture magistrale de Pierre Vendryès, *Vers la théorie de l'homme*, en un livre qui sort à peine de presse (1), on en peut dire ceci. Ceci, qui est d'une importance capitale pour l'historien et pour le philosophe du monde en création.

La mécanique des corps célestes et son rigoureux déterminisme, depuis leur découverte, ont exercé un tel ascendant sur les esprits que la conception philosophique de l'homme en a été jusqu'ici imprégnée et faussée. On en avait oublié de définir le déterminisme, son unicité rigoureuse, son caractère inéluctable. Toute relation déterministe est en effet unique, exclusive de toute autre possibilité, et rien ne peut faire que cette relation ne se produise pas. Evoquer un «certain» déterminisme social est donc un non-sens.

Par contre, le docteur Vendryès, faisant la somme de ses analyses biologiques et physiologiques démontre que l'homme, *en acquérant son autonomie par rapport au milieu extérieur, acquiert la possibilité d'entrer avec lui en relations aléatoires*. Il faut entendre par là que, parmi la multitude des cas simultanément possibles au sein d'une relation aléatoire, un seul par définition, éliminant tous les autres, va parvenir à la réalité. La faculté d'analyser les cas simultanément possibles et de reconnaître celui d'entre eux qui réunit le plus de probabilités a été donnée de tous

temps à l'intelligence de l'homme supérieur. Avec le calcul des probabilités et la multiplication des instruments technologiques dont il se dote, l'homme va entrer dans une ère où, loin de laisser sa liberté en chemin, il développera de façon insoupçonnée son autonomie.

L'incursion de Pierre Vendryès dans les domaines de l'action historique est fulgurante.

Depuis longtemps on se demande si un homme a la possibilité d'agir sur le cours de l'histoire, car le flot des événements semble trop puissant pour être influençable. C'est ainsi que se pose le problème de l'autonomie de l'homme d'action.

La réponse tombe aussitôt, précise, claire, nuancée:

Certains hommes parce qu'ils ont été doués d'une intelligence, d'une activité, d'une foi et d'un courage exceptionnels ont eu manifestement un tel pouvoir.

Quel approfondissement Pierre Vendryès n'apporte-t-il pas à l'idée de ces fameuses *supériorités particulières* esquissée naguère par un autre savant, Robert Oppenheimer, de ces *supériorités* qui n'ont pas fini d'infléchir le cours de l'histoire?

Or, s'il a existé dans le passé un homme doué d'une intelligence, d'une activité, d'une foi et d'un courage hors du commun, bref une *supériorité particulière*, ce fut bien le prince d'Orange. Il fut de ces hommes qui eurent le pouvoir d'agir sur le cours de l'histoire parce qu'ils eurent la merveilleuse intelligence de percevoir dans le processus aléatoire des événements de leur temps les chances probables des cas réalisables parmi la multitude des simultanément possibles.

Ce faisant, il anticipa. Or toute anticipa-

tion est une porte ouverte sur l'avenir. Et toute anticipation prend avec le temps valeur d'héritage. Que l'éventail que Jeanne délaissa en 1820 en souvenir des émois de son premier bal romantique, perdu aujourd'hui dans l'héritage qui nous parvint, ne puisse plus avoir d'utilité, n'interdit pas mille réflexions devant ses dentelles fanées! Quelle puissance évocatoire n'auront donc pas le combat, les idées, les souffrances, l'héritage écrit des pensées d'un prince d'Orange qui a eu assez de force prémonitoire pour jeter jusqu'à nous, à travers les siècles, des interrogations éternelles?

Quand un homme, par son autonomie dans ses relations avec son temps, a eu le courage et le don de projeter des idées neuves au-delà de ce temps, il n'y a pas d'anachronisme à les accepter pour valeur actualisable.

•

Entre 1559 et 1567, pour la première fois dans l'histoire moderne, un grand seigneur de droit féodal a rompu avec le principe essentiel qui constituait l'assise des monarchies: il a cessé avec une partie de la noblesse d'être le garant et l'instrument de la soumission du peuple au pouvoir du monarque.

Ce fut une révolution, du moins le commencement d'une des plus grandes révolutions de l'histoire.

N'est-ce pas en ces termes que peuvent, semble-t-il, se résumer les premières années du conflit latent ouvert entre Philippe II, Guillaume de Nassau et la noblesse des Pays-Bas lorsque ce roi décida de s'en retourner en Espagne et de laisser les dix-sept provinces du Cercle

de Bourgogne entre les mains de Marguerite de Parme et du cardinal de Granvelle?

Ainsi donc Guillaume de Nassau, prince d'Orange, ce *taiseux* dont la langue française a fait un *taciturne*, serait-il coupable de manquements graves aux devoirs de sa caste, d'infidélité à la foi jurée: en somme un de ces hommes que d'instinct chacun condamne parce qu'ils ont failli à la règle d'un jeu social, à la loi de leur *milieu*.

Voyez comme il est aisé de mentir sans manquer apparemment à l'exactitude dans le domaine historico-politique. Car enfin la noblesse, corps intermédiaire, était bien le garant de la soumission du peuple mais elle devait aussi protection aux villes et à la population rurale: ce devoir pouvait l'amener à défendre les intérêts du peuple devant le monarque et à soumettre à celui-ci les doléances qu'elle aurait estimées légitimes. Enfin, au-delà des conceptions sommaires, quelle devait être son attitude en face d'un problème nouveau, né des grandes mutations sociales antérieures, voire d'une crise économique et morale sans précédent? Que devait-elle faire lorsque sentant monter des profondeurs du pays un mécontentement capable d'aller jusqu'aux troubles, comme on disait alors, que devait-elle faire devant le souverain? Le mettre en garde contre les risques d'une situation menaçante, ou se taire et lui dissimuler la réalité?

Déjà le problème se trouve-t-il ainsi mieux posé! Encore n'est-ce pas tout. Il faut distinguer, en face du souverain mué en espagnol, d'une part l'attitude de Guillaume de Nassau assisté d'un petit grou-

pérennité du prince d'orange

pe d'amis dont les plus illustres ne tardèrent pas à l'abandonner, et d'autre part l'attitude du gros de la noblesse des Pays-Bas. Cette dernière, fort turbulente, parfois excessive, souvent maladroite, était, il faut le reconnaître, ruinée. Depuis les ducs de Valois, et spécialement le duc Charles, la noblesse du Cercle de Bourgogne n'avait cessé de s'appauvrir au service du souverain. Les guerres entre Charles Quint et François Ier, entre Philippe II et Henri II, toutes récentes celles-ci, avaient accéléré un appauvrissement que consommait inexorablement une inflation galopante, l'affaiblissement des rentes, un endettement sans remède.

Il n'en allait pas de même pour le prince d'Orange. En dépit des ponctions que le service de Charles Quint, de Marie de Hongrie et Philippe II l'avait obligé à faire dans ses biens, sa fortune demeurait immense. Elle avait été d'ailleurs fort consolidée par la bonne gestion du conseil de tutelle que l'empereur avait donné au jeune homme à l'heure où il avait fait l'héritage fabuleux que l'on sait.

Si donc, en termes très généraux, la noblesse des Pays-Bas avait un intérêt personnel à soutenir, au moins de façon provisoire, les revendications du peuple, il n'en allait pas de même pour le prince d'Orange.

Ecartons, en dépit de son importance réelle, l'antipathie notoire qui s'est installée entre les jeunes gens, entre le duc de Bourgogne - roi d'Espagne et le premier des grands seigneurs de Bourgogne. Quel intérêt pouvait avoir un prince d'Orange, ambitieux comme il est vrai, à s'en prendre à la monarchie, à scier la branche sur laquelle sa fortune prenait appui?

L'ambition ne pouvait que lui souffler à l'oreille la vieille sagesse d'expérience, laquelle enseigne que le meilleur moyen de *parvenir* passe par une soumission habile et rusée aux volontés du monarque. Qui pourrait croire en outre qu'un prince d'Orange dans le climat sain des provinces septentrionales pouvait rêver d'une aventure à l'italienne, pour attirer la tyrannie à soi?

Les mobiles du prince d'Orange, notamment en face du monarque, ne purent être que plus subtils. A l'origine, tout découle des circonstances, rien n'est délibéré. Au tout début de la crise, sous le gouvernement du duc Emmanuel Philibert de Savoie, le conseil d'Etat dont le prince fait déjà partie, est unanime à demander au souverain des mesures d'assainissement financier. Déjà le conseil fait allusion à des risques de troubles...

L'humeur du roi fait rentrer les conseillers prudents dans leur coquille. C'est alors qu'apparaît le divorce entre les tendances qui vont s'affronter plus tard. La division se fait sur une question de principe: le devoir de conseil. Devoir impérieux et difficile d'exprimer son avis avec franchise à un souverain sourcilieux et vindicatif! Surtout quand les terribles problèmes de religion apparaissent au premier plan dans le contentieux de la «nation» avec son souverain.

Granvelle disparu, - sous la pression du conseil d'Etat, de Marguerite de Parme et, au conseil d'Espagne, de Ruy Gomez prince d'Eboli - la situation ne changea guère. Avec Philippe II, sourd aux voix de son conseil de Bourgogne, rien ne pouvait évoluer.

Mais deux hommes incarnèrent désor-

mais, jusqu'à la rupture, deux conceptions, deux éthiques en matière de conseil, de gouvernement, de politique.

Entre un Viglius ab Ayta, homme de haut savoir et d'intelligence, qui dissimule ses inquiétudes par calcul, qui, pour ne pas se compromettre en prédisant l'incertain, laisserait volontiers l'événement surprendre le pouvoir - et un prince d'Orange qui analyse avec clarté les dangers de la situation, en dénonce les risques avec franchise et même avec rudesse, qui annonce l'événement prévisible pour tenter d'en détourner le cours, il existe un abîme de moralité politique.

Comme il était humain, la vision claire des problèmes, la prise de conscience des risques, l'appréciation des seules mesures salutaires à prendre, étaient apparues de façon progressive chez le prince. Il n'en pouvait être autrement, tant le *flot des événements* était puissant, tant les contradictions et les complexités en obscurcissaient le cours. Aux prises avec tant de relations aléatoires, il fallait une personnalité *douée d'une intelligence, d'une activité, d'une foi et d'un courage exceptionnels*, comme l'était la personnalité du prince, pour déterminer parmi la multitude des cas simultanément possibles ceux dont le taux de probabilité devait mener à la réalité du lendemain.

Sa conviction définitivement acquise sur l'inexorable déroulement des faits, le prince opina toujours avec plus de force, réclamant le redressement d'une politique désastreuse. Sa thèse, à cet instant de sa vie, nous la connaissons bien. Les pays sont endettés à l'extrême; déjà bouleversée par la crise européenne, leur économie prospère mais fragile risque de ne

pas se relever de l'émigration des ouvriers, artisans et fabricants calvinistes qui fuient les persécutions. Quand le pays serait ruiné, qu'est-ce donc que le roi y aurait gagné? Donc il faut adopter une autre politique religieuse. Si la religion n'est qu'un comportement politique de surface à l'image des religions antiques, le souverain peut imposer son choix personnel. Si elle est au contraire l'adhésion de l'âme tout entière au Dieu avec lequel elle se confond, que peuvent contre elle les persécutions? Que peut la violence sur l'esprit, sur la conscience d'un homme? Que peut le fer ou le feu sur la foi, ce mystérieux ressort dans les profondeurs de l'homme? Aux Pays-Bas, traversés par les grands courants commerciaux qui transportent avec eux les idées de la Réforme, les persécutions sont odieuses et inutiles. Elles blessent les consciences de tous. Pour des raisons économiques et religieuses, compliquées d'obscurités considérables politiques qui fermentent en profondeur, des troubles se préparent, graves.

L'unique solution de sagesse est donc de rechercher un règlement pacifique des questions religieuses en vue de redresser au plus tôt les affaires.

Le 31 décembre 1564, le prince d'Orange, assuré dans son opinion, exaspéré par l'incompréhension, les têtes cachées sous les plumes de la prudence, par l'inaction enfin, avait laissé sa colère éclater avec une véhémence inhabituelle dans un discours de sept heures. A la suite de cette séance du conseil d'Etat, Viglius avait dû s'aliter, atteint de congestion cérébrale.

La multitude des Viglius encombre l'histoire. Ils sont légion. On les a vus sans

pérennité du prince d'orange

courage, sans décision, incapables d'analyser et de comprendre les événements à travers toutes les crises du passé, et récemment encore devant les ultimes sursauts des aventures coloniales. Ah! cette politique du dernier quart d'heure, ces victoires attendues de la force sur la conscience collective, ces actions en demi-mesures qui ne résolvent rien! Des légions de Viglius encombrant les corridors politiques du monde entier. Comment pourrait-il en être autrement? L'intelligence et le courage sont mal partagés. Et puis, à l'heure de la vie, c'est-à-dire au présent, la respectabilité, les honneurs vont aux Viglius. C'est que le courage devant les réalités, le courage qui sait s'affranchir des tabous, qui ébranle les conformismes «sacrés», pour finalement préserver les valeurs nécessaires, ce courage-là dérange. Oui, les chemins des princes d'Orange sont à l'image des Golgothas. Il est dur de choisir la réhabilitation tardive contre l'honneur à l'instant. L'attitude du prince d'Orange dans les premières années de la trentaine ne nous offrirait-elle qu'un aussi permanent sujet de réflexion sur les facultés de jugement et le courage des hommes d'Etat, qu'elle aurait bien mérité d'une certaine pérennité.

•

Elle nous offre pourtant l'occasion de nous élever dans le domaine de la morale politique à un niveau plus vaste encore pour de plus fructueuses méditations.

C'est en effet dans l'action, plus précisément dans le choix des actes de gouvernement, qu'il est intéressant de suivre et d'observer le comportement du prince d'Orange.

Quand Guillaume de Nassau a commen-

cé son éducation impériale et bourguignonne en 1545, Niccolo Machiavel était mort depuis dix-huit ans; *Le Prince* avait trente ans d'existence; le *Discours sur la première décade de Tite-Live*, vingt cinq ans. *L'Histoire de Florence*, à peine vingt. Erasme vivait encore onze ans plus tôt. Si ses *Adages* et notamment le *Dulce bellum inexpertis*, si *L'Institution du Prince* et la *Querela Pacis* avaient déjà vieilli de trente ans, les *Colloques* n'avaient pas plus de seize ans.

Les deux auteurs politiques qui dominent l'époque et s'y affrontent sont donc contemporains. Le prince d'Orange a connu leurs œuvres, n'en a subi qu'inégalement l'influence.

Machiavel, dont le génie déductif est grand, mais dont la pensée politique a sans cesse oscillé entre son goût naturel pour la république et la tyrannie de ses maîtres médicéens, ne dispose de matière politique d'observation qu'au sein d'un monde en décomposition, celui des principautés italiennes du XVIème siècle. Sa conception de l'homme est fondamentalement pessimiste en raison de son effet de la science de Padoue et de ce qui subsiste en elle de la vieille *Cosmologie* d'Averroès (2), ce qui fournit une remarquable démonstration aux énoncés de Pierre Vendryès. Car la mécanique universelle qu'avait mise en lumière le philosophe arabe du XIIème siècle incite Machiavel à concevoir l'immuabilité du monde et des hommes, la stabilité de l'esprit humain, la fixité à tout jamais de la part du bien et du mal. Théorie pessimiste de l'homme, s'il en fut. Car quand un prince s'efforce de créer une société prospère, il prélève ce bien sur la part des

pérennité du prince d'orange

autres sociétés. Un égoïsme sacré, qui ne laisse place à aucune morale entraîne le monde dans une lutte implacable. Là est la clef du domaine intellectuel de Machiavel. Le reste n'est que la transcription de ce qu'il voit: les combinaisons sordides, les intrigues de l'ambition sans frein, les crimes d'Etat. Si tant est que cet homme, aux aspirations généreuses dans le fond de lui-même, tente d'ériger une morale, ce ne peut être dans ce climat qu'une morale de la réussite. Œuvre de génie par le talent d'observation, œuvre longtemps moderne, mais combien dangereuse pour qui la lit sans clefs ni garde-fou.

A l'extrémité septentrionale de l'axe méridien de l'Europe, quel contraste, quelle clarté! Ce sont toujours des hommes qui se meuvent. Rien n'y est parfait. Mais les institutions et les sociétés sont saines. Par longue tradition, sur ces terres basses qui voient se former et se modifier les plus grands deltas européens, de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, une incroyable passion de la liberté a imposé aux pouvoirs des tempéraments, fait goûter aux hommes les mille formes d'une vie sociale aimable. Où que se porte sa vision, Erasme de Rotterdam, à l'heure de sa formation, s'imprègne de sérénité et de gravité. Sa philosophie n'est pas scientiste mais chrétienne. Et quand il se fixera à Bâle après tant de voyages, c'est encore une forme de liberté qu'il respirera en parcourant la beauté un peu froide et superbe des rues aérées escaladant le mont depuis le fleuve vers le sommet du Münster dont l'élégance de granit rose rêve à quelque éternelle civilisation sur le haut cours du Rhin.

L'évangélisme politique d'Erasme n'est pas un idéalisme abstrait. Sa morale po-

litique se fonde moins sur des concepts que lui ont appris les Pères de l'Eglise, que sur le droit naturel. Le prince est institué pour le bien du peuple. Un mauvais prince perd toute justification et n'est plus prince...

Guillaume d'Orange, à Breda dans son château, dans la chambre de Charles Quint, dans l'atmosphère maternelle dont l'entoure Marie de Hongrie, ne respire que la pensée d'Erasme. Cette pensée baigne la cour de Bourgogne à un point que nous imaginons mal. L'abdication de Charles Quint à Bruxelles, on ne l'a pas assez dit, est inspirée de l'*Institutio* d'Erasme: *Si tu ne peux conserver ton sceptre qu'au détriment de la justice, au prix d'un déluge de sang humain ou d'une insulte à la religion, abandonne plutôt le sceptre et cède aux circonstances*, avait écrit le philosophe à l'intention du jeune Charles, son élève. A tout instant dans la bouche de l'empereur surgissent des expressions imagées, bien souvent issues d'Erasme. Ironise-t-il sur le roi de France qui règne sur un peuple d'ânes? - Le mot est d'Erasme, pour qui un peuple d'ânes est un peuple sans liberté.

L'empreinte érasmiennne sur l'esprit du prince d'Orange est profonde, indélébile.

Aussi ses actes dans les mouvements de la révolution comme dans l'exercice du pouvoir qu'il partage avec les Etats provinciaux ou les Etats généraux conservent-ils toujours une rigueur morale. Encore faudrait-il se garder d'en faire un saint. Ce serait le priver de cette habileté, de cette rouerie parfois, de cette séduction insinuante, de ce sens de la manœuvre politique, de cet art de l'artifice qu'il

pérennité du prince d'orange

pratique à merveille. Politique il est! Conducteur d'hommes! Manieur de foules! Il lui faut posséder ces travers au sens moral strict, qui sont vertus indispensables à l'homme politique, aux grands capitaines, à tous les hommes aux destins hors série qui sont en charge des grandes aventures humaines.

L'exercice du pouvoir a ses exigences, il faut en avoir conscience. Trop d'esprits en déduisent qu'il corrompt. Or il ne corrompt précisément que les indignes. Si nous voulons juger d'un comportement moral, ce n'est pas dans un monastère que nous allons quérir notre exemple ni en général parmi des êtres que la corruption ne menace pas. La valeur probante d'un comportement moral s'apprécie chez les hommes que le «siècle» investit entièrement, chez les hommes battus par les flots de la vie, de la vie sous toutes ses formes. Ceux-ci, la réussite peut leur déranger l'entendement par vanité; les échecs ou les incompréhensions qui sont leur lot constant menacent leur esprit de sécheresse, de rancœurs ou de rancunes; les habiletés ou les artifices qu'ils pratiquent, sans que rien en ait jamais tracé les limites devant leur conscience, les entraînent de pratiques humainement nécessaires en excès intolérables. Le pouvoir est en outre un levain terrible: entre l'autorité indispensable sans laquelle on ne peut l'exercer et l'autorité inconsidérée qui dépasse sa propre mesure et qui s'achève en désastreux effets, sinon en crime contre la société, où donc est la frontière?

Elle est toujours distinctement dans l'esprit de l'homme d'Etat habité par une forte inspiration morale. Elle résulte en pratique d'une organisation des pouvoirs qui

place contre les empiétements de ceux-ci les barrières de sécurité dont aucune société ne peut se passer. Elle est peut-être plus encore dans la formation et la conscience civique des citoyens.

Lorsqu'un historien rencontre un prince d'Orange, comme un Lincoln (3), sur sa route il doit être très attentif à nuancer ses jugements. La juste appréciation d'une telle valeur morale exige une parfaite intelligence de sa réalité toute crue avec ses lumières et ses ombres.

Pour ma part, j'estime exaltant d'entrer dans l'intimité d'un prince d'Orange. Comment n'en pas être frappé? Voici un homme que ses dons d'intelligence, de perspicacité, d'habileté mettent en état de balayer les petitesesses, les mesquineries qui le ligotent, qui compromettent son œuvre, qui martyrisent sa sensibilité; et cependant il demeure impavide devant l'échec qui n'est pas le sien, fidèle au principe qu'il s'est tracé, à sa «ligne d'horizon» morale. Le *moyen* l'emporte sur la *fin*. Parce que la postérité oubliera le *résultat*, œuvre du moment, alors qu'elle fera sa nourriture du *principe moral*, valeur durable.

Oui, quand on voit le prince d'Orange mener les négociations de son mariage avec une princesse luthérienne de la famille de Saxe - quand on le voit manœuvrer entre la duchesse de Parme, la noblesse du compromis (où sont ses amis et son frère Louis), ses alliés les princes allemands, les luthériens, les catholiques, les calvinistes - quand on observe son jeu à Bruxelles alors qu'Aarschot vient de jeter l'archiduc Matthias sur sa route et que le comité populaire des *dix-huit*, auquel il n'est pas étranger, l'impose aux Etats gé-

néraux comme lieutenant général de Matthias - quand on tente de suivre son comportement avec Ryhove entre le 23 et le 28 octobre 1577, avec Ryhove qui ne comprend rien à son attitude, mais qui ne l'en débarrassera pas moins de l'encombrant duc d'Aarschot - quand on le voit de façon à peine croyable maintenir le contact entre les Etats généraux subjugués et le duc d'Anjou après la *Furie française*, on se dit qu'un tel homme rompu aux habiletés dites machiavéliennes est capable en quelques gestes d'écarter les quelques obstacles qui le séparent de la dictature.

Or, disons-le avec fermeté, contrairement à ce que l'on a écrit parfois, jamais le prince d'Orange n'exerça de dictature même en Hollande et Zélande, dans ces années 1572 et 1573 où l'organisation des pouvoirs était encore très lâche. Même en ces années difficiles du début de la révolution, sur un territoire qu'il partage avec l'ennemi, il consulte les Etats et s'efforce de ne rien faire sans eux. En outre a-t-on jamais vu un aspirant à la dictature renoncer à toute démagogie, aller même jusqu'à faire arrêter et condamner des hommes qui, avec l'appui de certains consistoires tout puissants, commettent des actes d'intolérance contraires à la raison de la révolution? Lorsque plus tard, les égoïsmes des démocraties urbaines compromettent la cause de la révolution, annulent les résultats acquis au prix de tant de sang et du sang de ses trois frères, lorsque ses amis autour de lui s'interrogent s'il n'a pas tort de laisser la situation se détériorer ainsi, il se refuse à toute aventure dictatoriale; bien mieux, il accentue avec une pointe d'orgueil caché sa soumission aux Etats généraux. Ce

n'est qu'un détail mais signifiant: il cède à leur injonction de laisser Louise de Coligny, qui sera sa quatrième épouse, débarquer seule à Flessingue. Quand on songe à la désinvolture, à l'indépendance d'attitude du prince d'Orange en sa jeunesse, quel chemin parcouru!

En vérité, sur le plan tactique le prince d'Orange n'a pas son pareil en habileté. A croire qu'il n'a pas été insensible à certaines leçons manœuvrières de Machiavel. Mais sa stratégie politique est intangible: elle ne s'écarte jamais du message moral reçu d'Erasme. Il a hautement conscience de la valeur de son combat, de ce qu'il signifie pour les hommes ses contemporains, mais aussi pour les générations à venir. Il sait que les grands thèmes de son action: la liberté, la tolérance, la patrie, le bien de *ce pauvre peuple*, l'étroite interdépendance du pouvoir exécutif et du pouvoir représentatif, et même la subordination du premier au second, ne sont pas que de simples accidents de sa révolution. Il n'ignore pas que les mots qu'il emploie ont de vieilles origines: les classiques de l'antiquité et ceux de l'Eglise ancienne les ont façonnés. Mais il sait tout ce que ces idées et ces mots ont acquis de signification nouvelle dans la lutte. Quand il dit pendant les conférences de Gertrudenberg à Monsieur de Hierges, qui se hâte de le faire savoir à Philippe II, *qu'il fallait tenir le peuple content, que c'était là ce qui était durable et que la volonté des rois était éphémère*, n'a-t-il pas une extraordinaire prescience de la démocratie? Dans les limites qu'il trace aux pouvoirs de l'archiduc Matthias, dont il est le lieutenant général, et plus tard aux pouvoirs du duc d'Anjou, ne sème-t-il pas le principe des

pérennité du prince d'orange

gouvernements parlementaires? Il ne raisonne pas comme les théoriciens actuels du droit public ou constitutionnel ni même comme Montesquieu, mais quelle voie magistrale ne leur a-t-il pas ouverte à tous?

L'admirable est sa conviction profonde d'ouvrir des allées encore mal tracées dans son esprit, mais capitales pour l'homme. Sans cela serait-il obsédé par le jugement de la postérité?

Ces valeurs morales qu'il porte en lui et qu'il protège, il entend les sauvegarder au prix même de son échec. Son verbe, sa correspondance, cette Apologie qu'il destine aux Etats généraux, aux souverains de son temps, sont inspirés par un souffle messianique. Leur lyrisme généreux est proche d'un certain mysticisme évangélique. Dieu y est présent; mais un Dieu de bonté et de tolérance qui n'est pas si perdu dans son éternel domaine spirituel qu'il ne prenne en compassion la misère terrestre des hommes. Car Guillaume d'Orange est assez *versé dans la bonne doctrine* pour ne pas se laisser abuser par une pensée qui s'écarterait du monde poignant des réalités où le peuple se débat, ce peuple des humbles et des souffrants auxquels en mourant pour lui il donne sa dernière pensée.

En notre temps présent, alors qu'à travers le monde tant d'exemples de corruption des pouvoirs constituent des signes inquiétants, la leçon que nous laisse le prince d'Orange est toujours à méditer, moins peut-être par les politiques que par les hommes dans la cité. Lorsque l'opinion se persuade que le pouvoir est corrompue, qu'il n'est de bon gouvernement que par le dol, le mensonge, le viol des cons-

ciences et des vies privées, les crimes souterrains des agents secrets numérotés, les entreprises des basses polices, pourquoi le Pouvoir d'une plus grandes démocraties du monde se priverait-il pour ses besoins électoraux de faire piller des cabinets médicaux, dévaliser les dossiers concurrents, soumettre les vies privées, les entretiens, les échanges de communications de ses adversaires à ce viol indigne d'un certain niveau de civilisation?

Il est des principes dans les rapports des hommes en société qui interdisent le recours à ces fameux moyens que justifient les fins. Qui ne voit vers quelles aberrations, non pas seulement de la vie politique mais de la civilisation, conduirait d'y renoncer avec l'assentiment unanime des citoyens? Ce serait les portes du bas-empire grandes ouvertes sur l'écroulement de Rome! La torture justifiée, le viol des consciences ou des libertés entretenus, c'est la négation de l'Etat, la préfiguration de l'anarchie sous le masque de l'efficacité, l'effondrement de la civilisation. Il n'y a pas si longtemps, une semblable tentative scientifiquement organisée sur une monstrueuse échelle a coûté des dizaines de millions d'hommes au monde. La leçon commencerait-elle à s'en perdre?

Comme il est réconfortant de regarder en ces moments troubles vers le prince d'Orange et de voir se réanimer derrière ce visage marqué par les soucis une conscience politique des plus pures que le monde moderne ait connue!

•

Mais aussi, comme il est aisé de se convaincre que tout concept politique, toute esquisse de civilisation doivent comporter une définition morale de l'homme! Avec

Pierre Vendryès nous sommes obligés de méditer sur des notions à la fois très simples et très profondes:

L'humanité doit commencer par se rendre intelligible à elle-même, donc par créer sa propre théorie. Et, déjà, sa théorie lui propose un premier programme d'action: faire acquérir à la fois à l'ensemble des hommes et à chaque homme en particulier leur autonomie par rapport au milieu extérieur

Le prince d'Orange, perdu dans les orages du XVI^{ème} siècle et finalement écrasé par eux, a surmonté les épreuves du temps. Pour nous il est grand, parce qu'il s'est donné une vérité, vérité informulée en théorie mais tout inspirée du respect de l'homme. Il croyait à la liberté des hommes, en leur conscience et en leurs actes, il croyait à la liberté de la patrie, donc à l'autonomie du groupe, il croyait même à la liberté de ses frères au-delà des frontières de la patrie et se mettait

ainsi sur le chemin de croire à l'autonomie de l'humanité.

Aucun homme n'est vraiment grand qui ne croit en l'homme.

Ne soyons donc pas surpris si les actes du prince d'Orange revêtent si souvent les précieux caractères des actes nobles et retentissent encore dans nos consciences.

Car de tels actes possèdent une vertu secrète. C'est encore Pierre Vendryès qui nous en livre la raison:

Ils n'ont jamais été accomplis en vain, puisqu'ils ont leur valeur, non en eux-mêmes, mais dans leur noblesse.

(1) Pierre Vendryès: *Vers la théorie de l'homme*, Paris, P.U.F., 2^e trim. 1973.

(2) Pierre Mesnard: *L'essor de la philosophie politique au XVI^{ème} siècle*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1969, p. 19.

(3) Henri Bernard: *La Guerre de Sécession*, Pierre de Meyere, Bruxelles, 2^e trim. 1973.

(On y lira notamment une nouvelle et superbe traduction du discours de Lincoln, le 19 novembre 1863, sur le champ de bataille de Gettysburg.)